

JUDAS

Comme il parlait encore, voici, une foule arriva; et celui qui s'appelait Judas, l'un des douze, marchait devant elle; il s'approcha de Jésus pour le baiser. Jésus lui dit : Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme.

(Luc xxii, 47-48.)

C'est sur Judas que je vous invite aujourd'hui à concentrer votre attention, sur Judas qui fut, je ne dirai pas le plus coupable des ennemis de Jésus — ce jugement appartient à Dieu seul — mais celui auquel s'est surtout attachée l'exécration du genre humain. Ce que je demande à l'étude que je vous propose, c'est un fruit amer, mais salutaire : la connaissance du mal. Heureuse l'humanité si elle n'avait jamais fait l'expérience du mal ! Mais puisque cette expérience fatale a été tentée, puisque auprès de nous et en nous-mêmes le mal existe, il nous importe souverainement de le connaître, de le voir tel qu'il

est et d'en mesurer sans illusion les terribles conséquences.

C'est de la notion que nous avons du mal que dépend l'ensemble de notre foi. Si, à mes yeux, le péché n'est qu'une imperfection relative ou un désordre excusable, je croirai sans peine que, pour sauver l'homme, il suffit de l'appuyer sur lui-même, de lui enseigner une morale pure, de lui proposer un sublime exemple. Donnez-moi, au contraire, une vraie conviction du péché et, sur ce fondement, je reconstruis pierre à pierre tout l'édifice ébranlé des vérités évangéliques : nécessité d'une révélation surnaturelle, divinité du Sauveur, rédemption par son sacrifice. Or, nulle méditation n'est plus propre à nous convaincre du péché que celle de la mort de Jésus et des causes de cette mort. O notre Sauveur, l'arbre maudit où T'ont cloué les péchés du monde est le véritable arbre de la connaissance du bien et du mal !

Ton sacrifice volontaire et ton amour invincible nous révèlent la sainteté dans sa splendeur la plus haute et découvrent à nos regards la vraie nature du bien qui consiste à aimer et à se donner : ainsi, dans l'acte du malheureux qui a méconnu ton amour au point de le trahir, nous

pouvons découvrir la vraie nature du mal en le considérant dans la dégradation la plus basse où il puisse entraîner un cœur.

Dans la trahison de Judas Iscariote, je vois en premier lieu la *réalité du mal*. C'est un point qu'il vous semble superflu d'établir. Qui conteste, direz-vous, l'existence du mal? Peut-on nier les ténèbres? A la vérité, personne ne songe à nier le mal comme fait; mais plusieurs le nient *comme mal*, je veux dire comme désordre, comme négation de ce qui doit être, comme révolte contre Dieu. Des théories aussi anciennes que le monde et renouvelées de siècle en siècle cherchent à excuser le mal en l'expliquant. Elles nous montrent dans le mal tantôt l'imperfection inhérente à la créature, l'inévitable éloignement d'un but dont on se rapproche toujours sans jamais l'atteindre, tantôt un simple effet de l'ignorance et de l'erreur, tantôt même un élément de l'ordre universel, une condition de tout progrès, un sel dont l'âcreté corrige et relève la fadeur de la vie. Notre époque, en particulier, ne manque pas d'écrivains savants ou populaires qui affirment que tout ce qui se produit dans le monde est le résultat de lois naturelles et fatales, que tout ce qui existe est nécessaire, bon par

conséquent, et que le mal a comme le bien sa place légitime dans le monde, son utilité, sa beauté... Il est trop clair que penser et parler de la sorte, c'est nier le mal.

Ces doctrines, qui ne trouvent que trop d'accès et de complicité dans le mauvais cœur de l'homme, peuvent se discuter et peut-être se soutenir, tant qu'on demeure dans la froide région des abstractions et des idées. Mais qu'on mette ces théories en présence d'un fait, d'un crime spécial et déterminé, d'une réalité comme la trahison de Judas ; et vous les verrez s'enfuir, flétries par l'infailible verdict de la conscience indignée.

L'âme de Judas est en proie au plus noir des sentiments : l'ingratitude, et cette ingratitude se manifeste par le plus odieux des actes : la trahison. Il trahit qui ? Jésus. Comment ? Par un baiser. Pour quel salaire ? Trente pièces d'argent. Ce crime ne sera-t-il à votre avis, docteurs de l'incrédulité moderne, qu'un sentier détourné par lequel cette âme devait nécessairement passer pour arriver au salut et à la lumière ? Direz-vous que la trahison est seulement un moindre bien que la fidélité ? Ne verrez-vous entre Judas et Jésus que la distance du plus parfait au moins parfait ? Si votre esprit pouvait aborder de sem-

blables pensées, j'en appellerais de votre appréciation à celle de deux juges plus compétents et plus éclairés que vous : Judas lui-même et Jésus. Judas, quand enfin ses yeux se sont ouverts, quand il a senti l'atteinte du ver qui ne meurt point et qu'on appelle le remords, Judas s'écrie : « J'ai péché en trahissant le sang innocent ! » Que peuvent et que signifient, pour répondre à ce cri de la conscience, ces ingénieux systèmes qui excusent le mal, ces sophismes menteurs par lesquels l'homme se flatte lui-même et essaie de s'aveugler, quand son iniquité se présente pour être haïe ? Jésus, qui lit dans le cœur du traître, prononce sur lui cette sentence qui dut tant coûter à sa miséricorde : « Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui a été écrit de lui, mais malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme est trahi : il eût mieux valu pour cet homme n'être jamais né ! »

Cette sentence du Seigneur ne tombe pas seulement sur Judas, mais sur tout pécheur endurci : elle nous dévoile et nous atteste l'effrayante réalité du mal. Au fond, entre l'iniquité de Judas et les nôtres il n'y a pas cette distance infinie que nous aimons à nous figurer. Tous les péchés procèdent du même principe, toute

transgression consciente et volontaire est un attentat contre la vérité et la justice, un acte d'ingratitude et de trahison contre l'éternel amour, un trafic honteux par lequel l'homme vend son âme et son Dieu pour un salaire vil et périssable. Pour tout homme qui ne se sera point repenti, il aurait mieux valu n'être jamais né.

.....

Je vois encore par l'exemple de Judas ce qu'est le progrès du mal dans une âme d'homme. Judas fut loin d'être dès le commencement un voleur et un traître. Sans parler de nouveau du choix de Jésus, la résolution que prit Judas lui-même en suivant le Sauveur, la confiance qu'il sut inspirer à ses collègues, excluent toute supposition de ce genre. Au moment où Judas devint apôtre, il était ce qu'on appelle un homme religieux ; il attendait, à sa manière, le royaume de Dieu ; il avait des espérances messianiques, grossières et charnelles, sans doute, mais ardentes qui le décidèrent à tout quitter pour suivre Jésus. Il avait en outre des aptitudes qui lui valurent d'être choisi comme le trésorier de la sainte famille dont Jésus était le chef. Pourtant Judas ne fut jamais un vrai disciple de Jésus. Il n'avait pas accompli ce pre-

mier devoir du disciple que proclamait Jésus en disant : « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Son cœur était dominé par une passion aussi basse qu'elle est commune : l'amour de l'argent. Ce qui l'avait surtout attiré vers Jésus, c'était l'espoir des honneurs, des richesses qu'il se flattait d'obtenir du Messie. Le zèle d'un tel homme, si ardent au début, ne reposait que sur un malentendu qui dut promptement et de plus en plus se dissiper.

Judas aimait l'argent et Jésus disait : Heureux les pauvres. Judas était impatient de voir le royaume de Dieu se manifester avec éclat, et Jésus se déroba à la multitude quand elle voulait le proclamer roi. Judas ne voulait que des biens matériels et des jouissances immédiates; Jésus ne promettait que des biens invisibles et des récompenses célestes avec des persécutions. Les promesses du Maître lui semblaient vagues, insaisissables, chimériques; ses avertissements l'irritaient; l'obligation de partager sa vie errante, ses privations, ses souffrances lui était importune. Bientôt il douta de Jésus. Ce prophète dédaigneux de toute gloire, obstiné dans son humilité, était-il vraiment le Messie?

Ou bien aurait-il été, lui Judas, l'homme pratique et positif, victime aussi bien qu'un Jean ou qu'un Pierre d'un naïf et puéril enthousiasme ? Peu à peu, ces pensées éveillent et développent dans son cœur un sentiment plus amer : la haine de Jésus. Il n'avait jamais vraiment aimé son Maître ; il en vient à le haïr. Il éprouve toujours plus d'éloignement pour ce Jésus qui l'avait, pensait-il, leurré par tant de vaines espérances, qui lui avait imposé tant de stériles renoncements, ce Jésus dont le caractère, les discours, les œuvres miraculeuses étonnaient son esprit et tourmentaient sa conscience sans toucher son cœur.

Sans doute, le disciple aurait pu se contenter d'abandonner son Maître, mais le temps qu'il avait passé auprès de lui, les sacrifices qu'il avait faits étaient comme une mise de fonds qu'il ne voulait pas perdre. Il chercha un dédommagement dans le vol, mais les larcins qu'il faisait au mince trésor dont il était dépositaire lui procuraient plus de malaise et d'inquiétude que de profit. Tôt ou tard, il ne pouvait manquer d'être découvert ; la situation était tendue ; elle devenait intolérable, comment en sortir d'une manière avantageuse ? Une fois sur cette voie, l'esprit de

Judas ne tarda pas à rencontrer la pensée de la trahison.

De bonne foi, mon frère, qu'est-ce qui domine en vous ? Est-ce la passion ou le devoir ? est-ce la convoitise ou la conscience ? est-ce la volonté de Dieu ou votre volonté propre ? Si, pour saisir le bonheur que votre imagination poursuit et qu'elle caresse dans des rêves, il ne fallait qu'étouffer un scrupule et commettre en secret une mauvaise action, seriez-vous homme à ne pas reculer ? Ou bien avez-vous compris qu'il ne servirait de rien de gagner tout le monde si vous veniez à perdre votre âme, et, quand le péché veut vous séduire, savez-vous répondre : « Arrière de moi, Satan ! Comment pécherais-je contre mon Dieu ? » Êtes-vous prêt à renoncer à tout pour gagner Jésus-Christ, pour obtenir l'approbation et le regard favorable du Dieu vivant ? Si la seconde alternative est la vraie, vous êtes bienheureux, vous êtes disciple de Jésus. Si c'était la première, l'occasion et la tentation vous ont seules manqué jusqu'à présent pour glisser sur la pente où fut entraîné Judas.

J'apprends aussi de Judas Iscariote quelle est la puissance du mal. L'intensité d'une force se mesure à la grandeur des résistances qu'elle surmonte, des obstacles qu'elle renverse. Par exemple, pour nous faire quelque idée de la sainteté de Jésus-Christ qui surpasse toute connaissance, nous considérons les tentations qu'Il a vaincues, les joies auxquelles Il a renoncé, les haines auxquelles Il a opposé son amour. De même, si vous voulez vous faire une idée de l'empire du mal, voyez de combien de lumières, de privilèges, de saints exemples, triomphe chez le malheureux Iscariote la passion qui le possède. Cet homme a cru en Jésus; il a été le témoin de sa vie; ses yeux ont contemplé cette gloire du Fils unique qui faisait dans le ciel les délices du Très-Haut et le ravissement des anges. Ses oreilles ont entendu ces paroles de la vie éternelle qui devaient se graver si profondément dans le cœur d'un saint Jean ou d'un saint Pierre. Il a vu les miracles du Sauveur; il s'est assis peut-être au festin de Cana. Il a distribué les cinq pains aux 5.000 hommes; il était dans la barque prête à s'abimer dans les flots quand la voix de Jésus imposa silence à la tempête; il a pâli d'effroi en voyant Lazare sortir de son tom-

beau. Il a reçu de Jésus mille preuves d'amour. Il y a répondu sans doute par mille témoignages de respect et d'attachement, par mille promesses de fidélité. Il est enfin uni à son Maître par les liens du devoir, de la reconnaissance, de l'honneur, de l'intérêt même. Eh bien ! voici qu'un moment vient où une seule passion, l'avarice, brisa tous ces liens, fit taire tous ces souvenirs ; une heure où l'éclat de trente pièces d'argent effaça aux yeux de l'apôtre celui des paroles, des œuvres, de la sainteté et de l'amour de Jésus ; une heure où, mettant ces trente pièces d'argent dans un plateau de la balance et dans l'autre plateau la vie de son Maître, sa propre vocation d'apôtre, son devoir, son honneur, son salut, son âme immortelle, celui-ci lui parut plus léger ; une heure où, serrant dans sa main crispée le salaire de sa trahison, il ressentit une espèce de joie ! Même, quand son crime était déjà à demi accompli, une dernière chance de salut lui fut offerte. Quoique son pacte meurtrier ait déjà été conclu, il prend place à table auprès de Jésus et des autres disciples ; il prend part à ce repas qui sera le dernier. Son Maître lui parle encore, et, dernier témoignage d'humilité et d'amour qui aurait dû briser son cœur, son Maître lui

lave les pieds. Un mot, un geste du Seigneur qui n'est compris que de Jean, de Pierre et de Judas lui-même avertit le traître que Jésus a pénétré ses desseins. Sans doute, il s'arrêtera, sans doute il n'osera pas achever son crime, il sera retenu par la crainte si ce n'est par le repentir... Non, il sort dans la nuit, et les ténèbres qui l'environnent sont une image de cette âme où vient de s'éteindre la dernière lueur de piété et de vertu... Il sort dans la nuit, il rejoint ses complices. Il sert lui-même de guide à la troupe des meurtriers. Il va, il marche, il rencontre Jésus ; Jésus qui sort de l'agonie, pâle, sanglant et vainqueur ; Jésus qui porte sur son front et dans ses regards la majesté de sa suprême prière, la divinité de son sacrifice ; Jésus qui lui parle : « Mon ami, pourquoi es-tu ici ? » Ce regard, ces paroles qui font reculer et trembler les compagnons de Judas n'arrêtent pas Judas lui-même : Celui que je baiserais, avait-il dit, c'est Lui, saisissez-Le. Et Judas tient parole et livre sa victime par son baiser.

Vous êtes épouvantés ; vous ne pouvez comprendre que la soif insensée du gain puisse prévaloir à ce point contre l'évidence de la raison, contre le cri du cœur, contre les protestations

de la conscience. Avons-nous bien le temps de nous étonner à ce point et notre propre expérience ne nous a-t-elle rien appris touchant la puissance du mal ?

Mon Dieu ! de combien de manières ne nous as-tu pas attirés à toi ? Par combien de barrières n'as-tu pas voulu nous protéger contre le mal ? Que les préceptes de ta loi sont clairs et saints ! Que les avertissements de ta Providence sont saisissants ! Que les menaces de ta justice sont terribles ! Que les promesses de ton amour sont magnifiques ! Que les douceurs de ta communion sont ineffables ! Que les engagements qui nous lient à toi et que nous renouvelons chaque fois que nous nous approchons de la Table sainte sont solennels ! Quelle manifestation de ta sainteté et de ton amour que ce sacrifice de la Croix dont la connaissance est un avantage que nous possédons sur Judas ! Quelle prédication émouvante que cette menace toujours présente de la mort et de l'éternité où les vains objets de nos convoitises auront disparu et où il ne nous restera que ce que nous T'aurons donné !

Vous savez tout cela, eh bien ! n'avez-vous pas éprouvé, vous aussi, qu'à de certains moments l'aiguillon d'une convoitise, la fascination d'un

seul péché prend plus d'empire sur nos cœurs et nos volontés que tout cet ensemble de motifs, d'obligations, de souvenirs, de craintes et d'espérances ? Dans ces moments funestes, ne sommes-nous pas semblables à Judas vendant son Maître ? Ah ! je ne m'étonne plus autant du crime de cet homme. Ce qui me confond et m'effraie, c'est la puissance du mal. Et nous Te rendons grâce, ô notre Père, avec une reconnaissance inexprimable, nous Te rendons grâce de ce qu'il y a pourtant une puissance infiniment plus grande que celle du mal, c'est la Tienne ! C'est cette puissance de pardon, de relèvement et de vie qui nous a été manifestée en Jésus-Christ. Oui, nous Te rendons grâce de ce que pour quiconque veut croire au Sauveur, le mal est déjà vaincu, la chair est déjà crucifiée et le Prince de ce monde déjà jugé.
